

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 47

Artikel: Un rapport
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215967>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

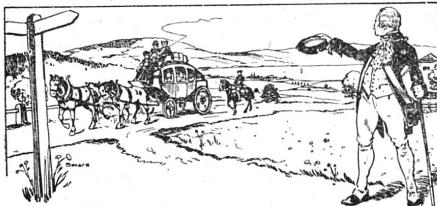
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

*Et décheint avoué leu et sè trâi balla-felhie
Vére qu'vvâi Noé. le fasâi la dzenellie,
Châotâve à pâ-clliotsetta : « Ah ! ah ! quiqueriqui !
Que fasâi, miau ! miau ! mouh ! bê ! hon ! quiqueriqui !
Pu coudhive adi me sè teni à bo posset.
« On derâi, se desâi, qu'on è ein carrouset.
Qu'âi-vo tant à veri ! » L'êtâi quie tot étourlo,
Quemet la pudra l'è aprî qu'a fê tsimpourlo.
Pu ie sooo sè solâ, doûte son broussetout,
Tré sa tsemise ! « Eh ! mon Noé ie vint fou,
Que la fenna desâi, eh ! mon té te possiblio,
On coo de six ceintans ! Tê mettrant dein la Biblia,
Et le sarâi bin fê ! Tê foudrai on titeu !
T'i adrâi po Cery ! Vé queri lo bon Dieu !
Cham, son valet, risâi, na pas Sem et Japhet,
Câ de vére tot cein l'ein étant tot motset,
Quand lo bon Dieu l'arreve et ie dit : « Qu'è-te cosse ?
T'a min de caleçon, et pu t'a tré tè tsause !
L'è d'au biau, vâi ma fâ ; on gaillâ quemet tè
Eh bin ! asse veré que su Dieu tot solet... »
« Tot solet, fâ Noé, l'autre l'è... voûtron frâre
Que l'è de côte vo, n'è pas... pas voûtron pâre.
Vo resseimblie à tsavon. Vo... vo... dessuve ein tot,
Cein l'è cou... cou... courieu. Vo... vo z'ite dou... vol...
« Vâi droblio, clli soulon, lo faut laissi tranquille
Et lâi bailli dèman dan thé de camamille. »
« Ma... mille... » fâ Noé ein trabetseint tot bas.
Et sein itre fotu de pouâi sè relevâ.
Pu sè met à ronflâi ein sè tegneint la panse,
Adan, lo leindèman, signîve l'abstinence.*

Marc à Louis, du Conteur.

Un mot d'enfant. — Dans une leçon de religion, une fillette devait raconter que les Israélites étaient dans le désert des autels à l'Éternel. Le mot « autel » lui échappait, et comme elle n'était pas forte sur l'orthographe, elle dit tranquillement :

— Ils élevèrent des sanatoriums à l'Éternel. D.



COUP DE CHAPEAU

VOUS avez sûrement été à l'école dans votre jeunesse ? Tout le monde commence par là sa carrière. Vous vous y êtes donc trouvé avec de petits camarades. Les uns sont devenus vos amis. Les autres ont peu à peu disparu de votre souvenir ; leur nom même, parfois, ne vous rappelle rien. Il est encore une catégorie intermédiaire, dans laquelle sont ceux qui, sans avoir part à votre amitié, ne vous sont pas indifférents. Les circonstances ou le hasard règlent seuls vos rencontres avec eux. Mais ces rencontres vous font plaisir. Seulement, elles ne sont pas sans risques : Un beau jour, vous reconnaissiez un de ces anciens camarades de classe que vous n'aviez vu depuis longtemps. Vous vous avancez, le sourire aux lèvres, la main tendue :

— Hé, salut ! mon vieux, comment va ? Oh ! quelle heureuse surprise ! Qu'es-tu devenu ? Il y a un moment qu'on ne s'est rencontré, crois-tu !

Pas d'écho ; pas de sourire répondant au vôtre ; pas de main saisissant votre main dans une cordiale étreinte. Un œil indifférent ou surpris, une bouche pinçée, la main dans la poche ou au pommeau de la canne :

— Je ne vous remets pas, monsieur ; vous faites sans doute erreur ?

— Mais non, mais non, je ne fais pas erreur : je te reconnaîs bien, mon vieux Bristache.

— Oui, en effet, Bristache c'est moi. Mais vous, qui êtes-vous ?

— Allons donc, tu ne me reconnais pas ?... Mistouche, ton vieux camarade de collège. Tu te souviens, à présent ?

— Ah !... oui... Mistouche... oui, oui... il me semble... en effet... Vous allez bien ?

— Ah ! ben, mon colon, tu ne vas pas me vousoyer ; deux vieux copains. Vous savez, vous autres, Bristache et moi on a fait tout le collège en-

semble. Te souviens-tu du père Chose... comment déjà ?... Machin ? Mais oui, tu sais bien... le pion... Rave, après tout ! Oh ! mais, c'est que je suis content de te retrouver comme ça, par hasard... On va prendre trois décis, dis ?

— Ah ! non, merci... je ne puis pas... je suis très pressé. Excusez-moi... une autre fois... Au revoir !

— Au revoir !... Ah ! ben mince, alors !

Que veux-tu, ami Mistouche, Bristache t'a oublié. D'avoî limé ensemble vos fonds de culotte sur les banes du collège, ce n'est pas une raison pour vous revoir, pour reprendre des relations quasi-éternelles. Finie, l'école ! Autres temps, autre situation : autres désirs, autres relations.

Je t'accorde que Bristache aurait pu être plus aimable, plus poli, tout au moins. Mais que veux-tu, il ne tient pas à toi. C'est son droit. Tu peux, après tout, aussi bien te passer de lui que lui de toi, j'imagine. Allons, n'y pensons plus. Quand tu le rencontreras en rue ou autre part, ce gommeux de Bristache, eh bien tu ne feras pas plus attention à lui que s'il n'existe pas. Que diable ! tu n'en es pas à un coup de chapeau près.

Et puis, tu sais, mon cher, ce ne sont pas ceux qui ne veulent plus du tout vous reconnaître ni vous saluer qui sont les plus désagréables. Avec eux, au moins, on est au clair, on est fixé. Les insupportables sont ceux qui ont une « myopie » intermittente, qui, suivant les circonstances ou les personnes en compagnie desquelles ils sont ou vous êtes, vous sautent au cou avec d'étouffantes protestations d'amitié, ou bien feignent ne pas vous voir ou ne vous avoir jamais vu. Pour ceux-là, Mistouche, pas de pitié : l'affront public de la rupture définitive, irréversible.

Pas vrai ?

J. M.

UN RAPPORT. — Un employé de chemin de fer, chargé de rédiger un rapport sur un accident, s'exprimait ainsi :

« M. X., de tel pays, un bras cassé ; M. B., de telle ville, graves contusions à la poitrine ; M. M., commis-voyageur, une jambe fracturée ; M. P., négociant, nombreuses blessures à la tête ; on espère cependant que l'amputation ne sera pas nécessaire. »

Une autre fois, le même employé envoyant son rapport, le terminait par ces mots :

« Cinq tués, onze blessés, huit précipités dans la rivière. A part cela, aucun accident à déplorer. »



A L'ÉTABLE ET A LA BASSE-COUR

BOURE aujourd'hui, occupons-nous un peu des bêtes de nos étables et de nos basses-cours, et voyons comment elles répondent à notre appel.

Lorsque les conducteurs d'une paire de bœufs veulent les faire avancer, ils se servent d'une formule composée de trois mots : *Zouli ! Moutei ! Fromein !* Dans le canton de Vaud, on dit encore cette variante : *Djaille !* (Marqueté.) *Meriau !* (Miroir.) *Hillor !* (Fleuri.)

Rien, mieux que le mot *Meriau* ne saurait désigner le poil de certains individus de la race bovine dont le pelage noir, lustré, aux reflets métalliques, n'est pas sans analogie avec la sombre réflexion des miroirs en bronze dont se servaient les Anciens. Souvent la formule change Fleuri par *Botzâ*, mot qui signifie tacheté, moiré, à plusieurs teintes.

La plupart des noms imposés par les bouviers aux génisses et aux vaches de leurs troupeaux pourraient figurer dans les plus gracieuses églogues : Baronne, Belle, Belotte, Blanchette, Boquet (boquet, panachée), Brillante, Brunette, Diamant, Dzailletta, Etoile, Fleurie, Fromenche, Grevotte (presque

noire), Griotte, Margot, Marquise, Meuron, Mignonne, Morelle (noire), Moutaile, Pavillon (panachée de blanc et de noir), Rosa, Rosette, etc., etc.

On donnait autrefois le nom de *Rebecca* aux vaches dont les cornes étaient « rebouchées », c'est-à-dire retournées en dedans, mais en 1570, à Genève, le Consistoire défendit l'application de ce vocable à la femelle du taureau, par révérence pour le souvenir de la femme d'Isaac.

Nous venons de voir le langage que les campagnards parlent à la race bovine. C'est autre chose, quand ils s'adressent au cheval. Veut-on l'exciter, le faire marcher en avant, on lui dit : *Huâ ! ou Huâ !* pour prendre la gauche : *Diâ heu !* pour tourner à droite : *O huuô ! O hiô !* pour faire quelques pas à reculons : *Arri !* et pour s'arrêter : *Ouô ! ou Huez !* Ces commandements varient d'ailleurs suivant les contrées.

Lorsque les Américains parlent le langage des charretiers, ils disent pour avancer : *Haie ! ou Hue !* pour aller à droite : *Huhau ! ou Hurhau !* et pour tourner à gauche : *Dia !* Essentiellement progressifs, ils ne parlent ni de s'arrêter, ni d'aller en arrière.

Suivant les celtophiles, *dia* signifie cheval et, dans la langue enfantine, *hiuhu* a la même signification.

Dans la basse-cour, on entend les appels les plus divers, le porc, toujours inquiet et grogneur, répond, lorsqu'il est encore jeune, à *Ti ! ti ! ti ! ti !* plus tard, il accourt au cri de *Tia ! tia ! tia !*

Criez aux canards : *Bouri ! bouri !* vous verrez leurs jambes cambrées les servir admirablement ; la poule accourt de loin, avec sa nombreuse famille, dès que la pourvoyeuse apparaît en criant : *Tihîa ! tihîa ! ou Pioûtes ! pioûtes !* mots que l'on peut indifféremment traduire par *toutes* ou par *petites*. Quant à *bouri*, c'est l'ancien nom du canard, la femelle s'appelait *bourite* et ses petits *bourets*.

Les chèvres, les moutons, les agneaux et les chevreaux suivent à l'appel : *Brrr ! Brrr ! Ta-a ! ta-a !* A celui de *Tai ! tai !* ils savent fort bien que l'on a quelque chose à leur donner ; les vaches laitières s'empressent d'offrir à l'homme leur riche produit dès qu'on leur dit : *Tai ! tai ! oh ! oh !* Les pâtres des Alpes se servent de la formule *Lliaubâ ! lliaubâ !* connue dans le monde entier par le *Ranz des Vaches* de la Gruyère. Dans les régions où les brebis nombreuses donnent leur lait qui fournit ces petits fromages appréciés, on les rassemble, pour les traire, en modulant d'une manière douce : *Obébiâ ! obébiâ !*

Autant que l'on peut en juger, ces cris diffèrent beaucoup suivant les lieux. Dans son *Glossaire*, Bridel dit qu'on appelle les poules avec : *Pilon ! piletta !* les agneaux et les chevreaux avec : *Bedet ! bedet !* ou *Beguet ! beguet !* les brebis avec : *Bihâ ! bihâ !* Le même auteur donne pour l'appel du pourceau les trois formes suivantes : *Oche ho ! oche ho !* — *Kadzon ! kadzon !* — *Kadzou ! kadzou !*

Le chien du berger fait marcher le troupeau sur quelques signes et quelques coups de sifflet du pâtre. Si, un ennemi se présente, notre gardien vigilant et fidèle s'élance sur lui à l'excitation de *Xi-xi !* et, si nous sommes mécontents de son service, il s'éloigne, la queue basse à la seule interjection : *Houzé !*

(D'après *Blavigrac*.)

C. P.-V.

LACHETÉ

TES époux X., dompteur et dompteuse de profession, ont très souvent des discussions qui tournent à l'aigre et finissent très mal. Mme X., surtout, est très nerveuse, même si lui arrive quelquefois de lancer à la tête de son mari, tout ce qui peut lui tomber sous la main. Ce dernier, moins emporté, se contente de s'esquiver et ne réapparaît que quand il juge la fougue apaisée.

Or, l'autre soir, la querelle était des plus graves ; notre dompteur pensait battre en retraite comme à l'ordinaire, mais cette fois sa femme ne l'entendait pas de cette oreille ; elle se mit à le poursuivre en brandissant un tisonnier ; le pauvre homme n'eut que le temps de se réfugier dans la cage au tigre royal, afin de mettre entre lui et sa furie un écran protecteur, en l'espèce la grille de la cage d'abord et le corps du félin ensuite. Devant l'impossibilité d'atteindre son souffre-douleur, là dompteuse dut se contenter de lui crier avec rage :

— Ah ! je te reconnais bien là, grand lâche que tu es !

O. D.